



Derrière la sobre  
façade en bois se  
cachent mobilier  
et tableaux  
précieux, comme  
ce lit Régence  
et ses paysages  
flamands.



## L'écrin vieille Europe de Robert Couturier

Célèbre pour avoir réalisé les demeures de Jimmy Goldsmith, ce décorateur français installé à New York est capable de répondre aux demandes les plus folles. Dans sa maison du Connecticut règnent pourtant l'élégance et la rigueur du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Par **Eric Jansen** — Photos **Jean-Francois Jaussaud**



**L** E n ce moment, il décore un duplex de 1200 mètres carrés à New York et s'envole régulièrement vers les îles Turks et Caicos, où il a un projet pharaonique. « C'est pour des Anglais à Parrot Cay. Le terrain fait plus de 10 hectares. Ça m'amuse à la folie. » Robert Couturier est le spécialiste des chantiers hors norme. Il y a quelques années, il réalisait un palais de 10 000 mètres carrés en Azerbaïdjan. « Comme pour les Caraïbes, le client voulait quelque chose dans l'esprit de Cuixmala. » Cuixmala, le nom de l'étourdissante propriété que Robert Couturier a bâtie au Mexique pour le milliardaire Jimmy Goldsmith, en 1987. Au bord de l'océan Pacifique, au milieu d'une réserve naturelle de plus de 12 000 hectares, il éleva un palais de couleur ocre, surmonté d'un dôme zébré bleu et jaune. Le style de la construction ? Le décorateur a encore du mal à le définir : « Arabo-mexicain ? C'était une fantaisie pour un homme qui était comme un prince oriental. » Durant dix ans, il travaillera exclusivement pour lui. Après l'hôtel particulier new-yorkais et l'extravagante demeure mexicaine, Robert Couturier enchaîne avec un château en Bourgogne et une hacienda au Mexique. Des chantiers qui demandent une disponibilité totale. « Ce fut une rencontre déterminante », confie Robert Couturier.

En 1997, Jimmy Goldsmith est emporté par la maladie. La vie de Robert Couturier bascule : « J'ai mis un an à m'en remettre. Il était comme un père. » Le décorateur a toutefois d'autres noms prestigieux dans son carnet d'adresses. Ses amis d'enfance, Béatrice et Cécile David-

Weill ou Philippe de Nicolaÿ, ont grandi et ont besoin de maisons, à Londres, à New York, à la campagne. Et il est temps aussi de conquérir le marché américain. En 2000, Robert Couturier installe son agence à SoHo et élargit son champ d'action. Penthouse à Atlanta, villa à Hollywood et même « un petit Camondo » à Brooklyn pour un couple de collectionneurs enthousiasmés après leur visite du musée parisien. S'il se défend d'avoir une signature immédiatement reconnaissable et met un point d'honneur à s'adapter aux demandes de ses clients sans imposer son goût, Robert Couturier reconnaît cultiver secrètement un amour pour les arts décoratifs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cet attachement à la vieille Europe s'explique par ses racines. Né à Paris, il a grandi entre pension, rallies, souvenir d'un château familial détruit pendant la guerre, une mère peu démonstrative, un père absent car installé en Argentine, mais une grand-mère aimante. À 18 ans, il intègre l'école Camondo et se familiarise avec l'histoire des styles. Le jeune Robert Couturier a trouvé sa voie. Toutefois, ce n'est pas en France qu'il fera carrière. Son autre grand-mère est installée à New York, où il a l'habitude de lui rendre visite durant les vacances. En 1978, il ne rentre pas. Il a 23 ans, le Studio 54 bat son plein et le jeune homme entend bien s'amuser un peu. Sa mère lui coupe les vivres, mais il trouve un emploi chez le décorateur Adam Tihany qui vient d'ouvrir son bureau. Quatre ans plus tard, il fait la connaissance de Jimmy Goldsmith...

La France s'éloigne, mais elle reste présente dans son cœur. Au fil des années, Robert Couturier achète meubles et tableaux anciens sans savoir qu'il leur construira un jour un écrin digne de leur raffinement. Puis, en 2000, il fait l'acquisition d'un terrain dans le Connecticut avec son compagnon, Jeffrey Morgan. Lui aussi est un amoureux du passé. Il restaure avec zèle les maisons datant d'avant la révolution américaine. « Il est plus puriste que moi », affirme volontiers Robert. Ils

Dans le salon, Robert Couturier pose devant une console Régence achetée chez Hervé Aaron.



Une ambiance de  
château français  
en plein  
Connecticut :  
fauteuils à la reine  
ou en bois doré,  
toiles de Fabre,  
Louis Vigée, et  
même Utrillo dans  
la salle à manger.



Seule trace du xx<sup>e</sup> siècle dans cette demeure très château à la française, la piscine, qui renoue avec notre époque.

achètent le terrain pour sauver un bâtiment, étendent ensuite leur domaine de l'autre côté de la route, afin d'y reconstituer une seconde construction historique de 1710, la Dover House, et finalement bâtissent la maison de leur rêve. « Jeffrey a été très tolérant », admet le décorateur, qui n'a pas hésité pas à prendre quelques libertés. La façade en bois est conforme à ce que l'on trouve dans la région, mais les ornements évoquent notre xviii<sup>e</sup> siècle. Sans parler du jardin à la française, des broderies de buis et de l'alignement des topiaires. C'est à l'intérieur que le goût de Robert Couturier éclate. Dès l'entrée, une paire de fauteuils Jacob encadre une petite table Louis XV, « provenant de la collection d'André Meyer ». Au salon trône une armoire alsacienne de 1601; dans la salle à manger un peu austère, des fauteuils Louis XIV. Au pied de l'escalier, la commode de Sageot a été trouvée à la Biennale des antiquaires. Plus loin, la grande console en bois doré provient de chez Hervé Aaron, tout comme une élégante commode à perruques; « J'ai acheté beaucoup de choses chez lui », précise Robert Couturier. À l'étage, une autre provenance prestigieuse : un lit de repos Régence, « de chez Jean-Marie Rossi ». Aux murs, même présence française avec des toiles de Jean-Marc Nattier, François-Xavier Fabre, Élisabeth Vigée-Lebrun et son père, Louis Vigée. Le maître de maison n'a pas hésité à les marier à des tableaux anglais, comme ces portraits de Gilbert Jackson ou de Cornelius Johnson. De beaux objets révèlent également le choix de l'amateur éclairé : grande tête romaine représentant Faustine l'Ancienne, statue khmère du xvii<sup>e</sup> siècle, sphinge en terre cuite avec le visage de madame du Barry...

On l'aura compris, l'ensemble d'une grande harmonie évoque plus le château français que la maison de week-end d'un couple new-yorkais. Une toile de Maurice Utrillo est sans doute l'objet le plus récent. C'est donc avec surprise que l'on découvre au pied du lit un tabouret d'Hervé Van der Straeten! « Mais j'ai aussi deux tables de Jean-Michel Frank et une lampe d'Emilio Terry », plaisante Robert Couturier, conscient de l'esprit un peu total look de sa demeure. « C'est un hommage à mon enfance, raconte-t-il. La recreation d'un monde intime, où les lambeaux de mémoire se confondent avec des souvenirs de maisons prestigieuses, comme le château de Charles de Beistegui, à Groussay. » Un exercice de style personnel et mesuré, comme antidote à la folie des grands amateurs qu'il peut côtoyer le reste du temps.

[www.robertcouturier.com](http://www.robertcouturier.com)